bruit causé par la chute du calorifère d'un cabinet du rez-de-chaussée. Il descendit en toute hâte, entra dans le cabinet, et demeura d'abord immobile de surprise en se trouvant face à face avec un individu de haute taille qui venait de s'élançer d'un souterrain creusé sous le parquet et aboutissant à l'endroit même où se trouvait le calorifère. « Tais-toi ! ou tu es mort, dit d'une voix menaçante cet individu que l'arrivée du chauffeur ne paraissait pas surprendre. Nous sommes de malheureux prisonniers de la Force, ajouta-t-il, nous ne voulons faire de mal à personne ; mais il faut que nous nous évadions. Ainsi donc, silence ! »

Tandis que cet individu parlait ainsi, d'autres surgissaient un à un par la même voie, et déjà plus de dix se trouvaient dans le cabinet, lorsque le chauffeur, prenant la fuite et tirant la porte derrière lui, se précipita dans le jardin en criant : Au secours ! au voleur ! »

Mais la porte n'opposant qu'une faible résistance, en moins d'une minute elle fut brisée, et les prisonniers, qui étaient alors au nombre de quinze, se ruèrent dans la rue Culture-Sainte-Catherine, renversant le portier qui tentait de s'opposer à leur passage, et cherchant à gagner la rue Saint-Antoine, avant que l'éveil eût pu être donné aux sapeurs-pompiers de la garde municipale.

Une fois hors de l'établissement, ils se croyaient sauvés ; mais ils se trouvèrent bientôt en présence de plusieurs habitants du quartier, déjà réunis aux premiers cris d'alarme, et bien décidés à s'opposer à la fuite de ces redoutables captifs, bien qu'ils les vissent armés de couteaux, de poisons, et qu'à leur attitude on pût reconnaître qu'ils ne reculeraient pas devant le meurtre pour consommer leur projet.

Le premier qui se jeta devant les prisonniers fut M. Pons, propriétaire, dont la maison fait face à la grille des bains. S'élançant sur celui qui paraissait le chef de bande et marchait en tête, il le saisit à bras-le-corps et le renversa. Mais bientôt des voisins accourus pour prêter main-forte à M. Pons, virent que ses vêtements étaient ensanglantés, et l'on reconnut qu'il avait reçu au côté gauche de la poitrine un coup de couteau pénétrant profondément. Tandis qu'un chirurgien était appelé en toute hâte pour donner à M. Pons les premiers secours, on reconduisit le prisonnier à la Force. Ce misérable, loin de manifester le moindre regret, semblait au contraire faire parade de son nouveau crime : « Un de plus ou moins, disait-il, je ne devais pas moins aller à la barrière Saint-Jacques. »

En même temps que M. Pons s'était emparé de ce prisonnier, d'autres citoyens faisaient preuve du même dévouement et du même courage. M. Morel, marchand, rue du val-Sainte-Catherine, accouru aux premiers cris se précipitait sur un prisonnier d'une force herculéenne, et qui venait de renverser un garde municipal. M. Morel engageant avec cet homme une lutte désespérée, avait pu le renverser sous lui, mais malgré ses efforts il allait être frappé d'un coup de couteau, quand des voisins, accourus à temps, purent se rendre maîtres de l'assassin. Sur d'autres points, plusieurs autres citoyens, dont nous regrettons de ne pouvoir citer les noms, ont été blessés en prêtant leur généreux concours aux agens de la force publique.

Avertis, dès le premier moment, de cet événement qui pouvait avoir de si déplorable conséquences, M. le préfet de police s'était rendu sur les lieux où arrivèrent bientôt les magistrats du parquet.

Un procès verbal a été dressé, et, après la constatation matérielle des faits opérés tant dans les bâtiments de la force que dans l'établissement des bains, on reçut les déclarations des détenus, qui ont fait connaître le complot et son exécution dans tous leurs détails.

Le complot avait été organisé de longue main parmi les détenus. La plupart sous le coup des accusations les plus graves, de vol, de meurtre, d'assassinat, et tous enfermés dans la partie de la prison appelée la *Fosse aux Lions*. Etant parvenus à détourner une conduite d'eau, ils avaient rempli la fosse d'aîsances, et avaient nécessité une vidange sur laquelle ils comptaient pour mettre leur projet à exécution. La fosse étant vide, on avait laissé la partie supérieure entr'ouverte avant d'y sceller la pierre.

C'est par cette ouverture que les détenus se seraient introduits pour percer le mur de communication d'un des cabanons. Ils auraient ensuite ouvert un souterrain sous le chemin de ronde, et seraient ainsi parvenus jusqu'à la maison des bains. Mais au lieu d'aboutir dans le jardin, le souterrain vint prendre issue, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans un cabinet dont le calorifère fut renversé quand le parquet se souleva sous les efforts des fugitifs.

Onze prisonniers sur les quinze évadés ont pu être arrêtés.

MÉLANCES D'UN PHILANTROPE.

De tous les commensaux de madame de La Chanterie, celui vers qui Godefroid se sentait le plus entraîné, mais qui paraissait devoir exciter le plus de sympathies chez les gens de toute classe, était le bon, le gai, le simple monsieur Alain. Par quelles voies la Providence avait-elle amené cet être si candide dans ce monastère sans clôture, dont les religieux agissaient sous l'empire d'une règle observée, au milieu de Paris, en toute liberté, comme s'ils eussent en le supérieur le plus sévère ? Quel drame, quel événement lui avait fait quitter son chemin dans le monde, pour prendre ce sentier si pénible à parcourir à travers les malheurs d'une capitale ? Un soir, Godefroid voulut faire une visite à son voisin, dans l'intention de satisfaire une curiosité, plus éveillée par l'impossibilité de toute catastrophe dans cette existence, qu'elle ne l'eût été par l'attente du récit de quelque terrible épisode dans la vie d'un corsaire.

Au mot, Entrez ! donné comme réponse à deux coups frappés discrètement, Godefroid tourna la clef qui restait toujours dans la serrure, et trouva monsieur Alain assis au coin de son feu, lisant, avant de se coucher, un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, à la lueur de deux bougies coiffées chacune d'un de ces garde-vue verts, mobiles, dont se servent les joueurs de whist. Le bonhomme était en pantalon à pieds, dans sa robe de chambre de molleton grisâtre, et tenait ses pieds à la hauteur du feu, sur un coussin fait, ainsi que ses pantoufles, par madame de La Chanterie, en tapisserie au petit point. Cette belle tête du vieillard, sans autre accompagnement qu'une couronne de cheveux blancs semblable à celle d'un vieux moine, se détachait en clair sur le fond brun de la tapisserie de l'immense fauteuil. Monsieur Alain posa doucement sur la petite table à colonnes torses son livre usé aux quatre coins, et montra de l'autre main son autre fauteuil au jeune homme, en ôtant les lunettes qui lui piquaient le bout du nez.

— Souffrez-vous, pour sortir de chez vous à cette heure ? lui demanda-t-il.

— Cher monsieur Alain, répondit franchement Godefroid, je suis tourmenté par une curiosité qu'un seul mot de vous fera très-innocente ou très-indiscrète, et c'est assez vous dire en quel esprit je vous adresserai ma question.

— Oh ! oh ! quelle est-elle ? fit-il en regardant le jeune homme.

— Quel est le fait qui vous a conduit à mener la vie que vous menez ici ? Car, pour embrasser la doctrine d'un pareil renoncement à tout intérêt, on doit être dégoûté du monde, y avoir été blessé, on y avoir blessé les autres.

— Eh quoi ! mon enfant, répondit le vieillard en laissant errer sur ses larges lèvres un de ces sourires qui rendaient sa bouche vermeille une des plus affectueuses de ce génie des peintres ait pu rêver, ne peut-on se sentir ému d'une pitié profonde au spectacle des misères que Paris enferme dans ses murs ? Saint Vincent de Paul a-t-il eu besoin de l'aiguillon du remords ou de la vanité blessée pour se vouer aux enfans abandonnés ?

— Ceci me ferme d'autant plus la bouche, que si jamais une âme a ressemblé à celle de ce héros chrétien, c'est assurément la vôtre, répondit Godefroid.

Malgré la dureté que l'âge avait imprimée à la peau de son visage presque jauni et ridé, le vieillard rougit excessivement, car il semblait avoir provoqué cet éloge, auquel sa modestie bien connue permettait de croire qu'il n'avait pas songé. Godefroid savait bien que les commensaux de madame de La Chanterie étaient sans aucun goût pour cet encens. Néanmoins, l'excessive simplicité du bonhomme Alain fut plus embarrassée de ce scrupule, qu'une jeune fille aurait pu l'être d'avoir conçu quelque pensée mauvaise.

— Si je suis encore bien loin de lui au moral, reprit monsieur Alain, je suis bien sûr de lui ressembler au physique...

Godefroid voulut parler ; mais il en fut empêché par un geste du vieillard, dont le nez avait en effet l'apparence tuberculeuse de celui du saint, et dont la figure, semblable à celle d'un vieux vigneron, était le vrai dupli-cata de la grosse figure du saint fondateur des Enfants-Trouvés.

— Quant à moi, vous avez raison, dit-il en continuant ; ma vocation pour notre œuvre fut déterminée par un sentiment de repentir, à cause d'une aventure....

— Vous, une aventure ! s'écria doucement Godefroid à qui ce mot fit oublier ce qu'il voulait répondre d'abord au vieillard.

— Oh ! mon Dieu, ce que je vais vous raconter vous paraîtra sans doute une bagatelle, une niaiserie ; mais au tribunal de la conscience, il en fut autrement. Si vous persistez dans votre désir de participer à nos œuvres ; après m'avoir écouté, vous comprendrez que les sentiments sont en raison de la force des âmes, et que le fait qui ne tourmente pas un esprit fort peut très-bien troubler la conscience d'un faible chrétien.

Après cette espèce de préface, on ne saurait exprimer à quel degré de curiosité le néophyte arriva. Quel était le crime de ce bonhomme, que madame de La Chanterie appelait son *agnéau pascal* ? C'était aussi intéressant qu'un livre intitulé : *les Crimes d'un mouton*. Les moutons sont peut-être féroces envers les herbes et les fleurs ? A entendre un des plus doux républicains de ce temps-ci, le meilleur des êtres serait encore cruel envers quelque chose. Mais le bonhomme Alain ! lui qui ressemble à l'oncle Tobie de Sterne, n'écrasait pas une mouche après avoir été piqué vingt fois par elle ! cette belle âme avoir été torturée par un repentir.

Cette réflexion représente le point d'orgue que fit le vieillard après ces mots : Ecoutez-moi ! et pendant lequel il avançait son coussin sous les pieds de Godefroid pour le partager avec lui.

— J'avais alors un peu plus de trente ans, dit-il, nous étions en 98, autant qu'il m'en souvient, une époque où les jeunes gens devaient avoir l'expérience des gens de soixante ans. Un matin, un peu avant l'heure de mon déjeuner, à neuf heures, ma vieille femme de ménage m'annonça un des quelques amis que j'avais conservés au milieu des orages de la Révolution. Aussi mon premier mot fut-il une invitation à déjeuner. Mon ami, nommé Mongenod, garçon de vingt-huit ans, accepte, mais d'un air gêné ; je ne l'avais pas vu depuis 1793. Quand Mongenod s'assied, je m'aperçois que ses souliers sont horriblement usés. Ses bas mouchetés avaient été si souvent blanchis, que j'eus de la peine à reconnaître qu'ils étaient en soie. Sa culotte en casimir de couleur abricot, sans aucune fraîcheur, annonçait un long usage, encore attesté par des changemens de couleur à des places dangereuses, et les boucles, au lieu d'être en acier, me parurent être en fer commun ; celles des souliers étaient de même métal. Son gilet blanc à fleurs, devenu jaune à force d'être porté, comme sa chemise dont le jabot dormant était fripé,